

Péguy ou les dernières confidences de Romain Rolland

« Ce fut pour moi une époque de bonheur (une des très rares, dans ma vie¹). »
Où, dans son ultime ouvrage, l'écrivain écrit autant sur lui-même
que sur son ancien compagnon.

Roland Roudil

Ce n'est pas seulement parce qu'il paraît à titre posthume que le dernier texte « biographique » de Romain Rolland occupe une position singulière dans l'œuvre de l'écrivain ; c'est au sein même d'un genre littéraire qu'il a souvent pratiqué, la biographie, que *Péguy* tient aussi une place particulière. À l'inverse de Beethoven et Haendel, de Ramakrishna et Vivekananda, c'est sur un contemporain que porte sa dernière étude. De plus, alors que *Mahatma Gandhi* n'embrassait qu'une partie de la vie du militant du *satyagraha*, c'est sur la vie entière de Péguy que se penche le biographe. Enfin c'est d'un homme qu'il a fréquenté pendant une quinzaine d'années (de 1898 à la veille de la guerre), et qui fut son ami, qu'il brosse le portrait.

Contrairement à la description des mystiques indiens, où l'éloignement dans l'espace et le temps favorisait une idéalisation des modèles, ou de *Mahatma Gandhi*, hagiographie d'une figure christique, le portrait du gérant des *Cahiers de la Quinzaine* veut échapper à la formation d'une légende. Pour cela, dans la plus pure tradition de la méthode de Sainte-Beuve, Rolland s'efforce de montrer l'évolution de son personnage en recourant à des souvenirs personnels, des lettres échangées, des rencontres avec des contemporains qui l'ont fréquenté... « On ne saurait s'y prendre de trop de façons et par trop de bouts pour connaître un homme, c'est-à-dire autre chose qu'un pur esprit² »...

Enfin Rolland rédige son œuvre à un moment de sa vie où l'écrit autobiographique joue un rôle majeur. En juin 1940, il achève la rédaction du 3^{ème} volume de ses Mémoires par le souvenir, alors qu'il avait 30 ans, de sa relation avec

Péguy. Après avoir préparé le manuscrit du *Voyage intérieur*, il revient sur les années 1900 et sur cet « homme sans qui, peut-être, *Jean-Christophe* n'eût pas vu le jour³ ». Rédigée au crépuscule de sa vie, dans sa dernière demeure à Vézelay, entre les premiers mois de 1942 et novembre 1943 (Rolland meurt treize mois plus tard), l'œuvre est marquée par une exigence de vérité dans la découverte de l'autre comme dans la recherche de soi. Le *Journal de Vézelay* montre bien la présence de l'auteur de *Notre Patrie* dans ses préoccupations quotidiennes, à l'heure où le pays vit les heures sombres de son histoire. C'est donc d'un Péguy profondément ancré dans sa propre vie intime que Rolland va proposer la lecture.

L'histoire d'un combat

Il le répète volontiers : il veut dire toute la vérité sur cet homme qu'il a fréquenté et sur lequel déjà tant de collaborateurs ont écrit, même si parfois il lui en coûte de le montrer dans toutes ses faiblesses : « Il m'est pénible de montrer cet homme que j'aime, cet homme juste, ce grand homme, en proie, comme Saül, à ses démons » [I, 117]. Dernier compagnon vivant de Péguy à ne pas avoir encore pris la plume pour livrer son témoignage, chagriné qu'on ne l'ait pas interrogé sur son amitié avec lui, Rolland se fait fort de livrer au public, après Halévy, Tharaud, Pierre et Marcel Péguy et bien d'autres, un Péguy intime, tel que personne ne l'a connu. « Je ne puis tout dire, écrivait-il en 1925 à un jeune doctorant. Il y a trop de confidences qu'il m'a faites, et que je n'ai pas encore le droit de livrer⁴. » Mais le moment est venu : « J'exposerai impartialement les faits, que nul ne

1. *Péguy*, Albin Michel, 1945, p. 120, vol. I. Dorénavant la page, précédée du numéro du volume, sera indiquée entre crochets droits juste après la citation et sans autre indication. Je remercie Jérôme Roger pour la relecture de cet article et pour les discussions autour de Rolland et de Péguy que nos rencontres ont suscitées.

2. Sainte-Beuve, cité par Marcel Proust, *Contre Sainte-Beuve*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1971, p. 221.

3. ROLLAND Romain, *Mémoires et fragments du journal*, Albin Michel, 1956, p. 295.

4. Lettre de Romain Rolland à Frantisek Laichter, *Feuillets mensuels*, L'Amitié Charles Péguy, n°58, avril 1957, p. 7.

connaît. » [II, 117], affirme-t-il en guise de profession de foi : par respect pour son lecteur, pour Péguy et vis-à-vis de lui-même, il ne peut que dévoiler tout ce qu'il sait : « j'ai promis – je me suis promis – de ne rien cacher » [I, 117]. Il sait tout ce qu'il doit à Péguy dans le lancement de sa carrière, grâce aux œuvres publiées par lui⁵. Même s'il y a peu de ressemblance entre eux deux, beaucoup de points les rapprochent et l'amitié est réelle : un idéal socialiste anime les deux anciens élèves de l'École Normale, fidèles à l'idée d'un rassemblement des esprits dans une « société naturellement libre », une « cité harmonieuse », une « civitas Dei ». Bien que Rolland ne se soit pas engagé aussi fermement que Péguy dans l'Affaire Dreyfus, *Les Loups*, publié aux éditions Bellais, montrait « la lutte engagée aujourd'hui entre la Justice et la Patrie⁶... ». L'auteur de *Notre Jeunesse* approuve la peinture de *La Foire sur la Place* et le contempteur du « parti intellectuel » le félicite lorsque le jeune Rolland démissionne de la Sorbonne. Péguy lui-même insistera sur cette « soudaine communication d'une grande fortune morale » au moment de la parution de *Beethoven* en 1906⁷. Acte de reconnaissance, *Péguy* livre un portrait où celui qui est célébré ne compte pas moins que celui qui honore : « C'est dire à quel point nos deux fortunes [...] étaient unies, et quelle généreuse fraternité d'armes Péguy me témoignait » [I, 123]. Dans ce combat « côte à côte, en bon accord » [I, 242], dans cette maison des *Cahiers* qui allait devenir sa « maison⁸ », Rolland révèle le parcours d'un homme au destin indissociablement lié à sa propre vie d'écrivain. C'est pourquoi le ton s'éloigne par endroit de la biographie pour se rapprocher de la confession rousseauiste.

Le recours à la correspondance est une voie privilégiée pour parvenir à la connaissance du cœur humain : « J'ai quatre lettres de Péguy de ce mois de septembre » [I, 266], avance-t-il pour donner poids à ses affirmations. De même, il recourt aux témoignages d'amis, que ce soit Johannet, les Tharaud et surtout Lotte dont les *Entretiens* publiés en 1927, constituent « la plus secrète de ses Confessions » [I, 268]. Il utilise également les écrits des membres de sa famille, les fils de Péguy eux-mêmes, Pierre et Marcel ; et grâce aux témoignages de ses proches, à la faveur des rencontres au moment de l'écriture du livre (avec Bourgeois, Mme Favre), le modèle est ainsi décrit au plus près.

Au fil des pages, le lecteur voit le biographe associer les expériences de son propre passé à la vie de Péguy. Il partage les souvenirs de Rolland sur les cours de morale qu'il donnait, jeune professeur, à l'école municipale J.-B. Say,

découvre des extraits de son Journal à propos d'un discours de Renan à l'Académie⁹ [I, 19 et 141]. Il assiste ainsi à la fusion du narrateur avec l'objet de son étude. Évoquant les « belles mains » de son ami, le biographe confie : « Nous les connaissons comme lui, les engelures du terrible hiver 1880 » [II, 162]. Le ton devient parfois familier : « Qu'on me pardonne ce long hors-d'œuvre » [I, 142] mais les interventions narratives sont là pour concrétiser cette amicale proximité. Les souvenirs de deux hommes s'entremêlent, dans lesquels le lecteur ne distingue plus le « je » du biographe et le « il » du « biographe » :

J'entends ma vieille bonne, du vieux Clamecy, avec son vieux visage rouge, rieur et bourru, qui me dévide un conte inextricable, aux mots sans suite, sans sens, qui font les fous, et ding et dong et ding ding dong... Et le fou rire de l'enfant que je suis – de l'enfant que je fus... Et cet enfant, Péguy, même vieillissant et chagrin, l'est resté. (Moi, peut-être aussi...) [II, 110].

Les aveux de Rolland sur l'identité de leurs souvenirs d'enfance est une véritable déclaration posthume d'amitié, un acte de pure sincérité, le témoignage privilégié d'un homme qui va accéder enfin à la vérité d'un alter ego.

Une lecture empathique

Témoin exceptionnel, le biographe entend donc divulguer ce que nul autre que lui ne connaît. Les quelques différends surgis entre eux peuvent laisser penser que cette amitié fut plusieurs fois mise à mal¹⁰. Mais là n'est pas l'essentiel pour l'auteur, même s'il revient un temps sur « l'affaire du Prix de l'Académie ». La mise à jour des dissensions contribue même à donner au portrait de Péguy une touche plus réaliste et le rend plus présent. Pour mettre à jour le secret de l'être, Rolland doit affirmer le contact intime qu'il a noué avec Péguy, les adhésions comme les discordes, et le lecteur doit savoir ce qui sépare les deux hommes : « Je voudrais ici rapprocher (différencier) son état de pensée du mien, à la même date. Je m'excuse de parler de moi. » [I, 118], écrit-il, n'hésitant pas à rajouter, un « nous » de majesté entre parenthèses et à propos des pannes d'inspiration dont Péguy était parfois victime : « nous avons connu de tels états » [II, 9]. De même, les moments d'inspiration sont rapportés comme analogues :

Il a conté qu'un jour, en chemin de fer, entre Paris et

5. Outre les 10 volumes de *Jean-Christophe* publiés en 17 livraisons entre 1904 et 1912, les *Cahiers* firent paraître *Aert*, *Les Loups*, *Danton* (1898), *Le 14 juillet* (1902), *Vie de Beethoven*, *Le Temps viendra*, *Le Théâtre du Peuple* (1903), *La Vie de Michel-Ange* (1906).

6. Préface des *Loups*. Mais Rolland jugeait cette guerre « fratricide »...

7. *Notre Jeunesse*, dans *Œuvres en prose complètes*, tome III, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, p. 82.

8. ROLLAND Romain, *Mémoires*, op. cit., p. 295.

9. Les cours à l'École J.-B. Say sont évoqués dans les *Mémoires*, op. cit., p. 227 et 240.

10. À propos notamment de l'attribution du Grand Prix de Littérature de l'Académie française de l'édition de *Jean-Christophe* chez Ollendorff ou du choix de la *Revue de Paris*, un temps projeté par Rolland pour la publication de *Colas Breugnon*...

Orléans, le rythme du choc des roues contre les sections des rails lui avait dicté l'alternance des vers de six et de quatre pieds. (Je n'en suis pas étonné, car, bien des fois, ces mêmes rythmes m'ont aussi dicté des musiques – mais en notes, non en mots) [II, 18].

Finalement Rolland n'est-il pas un autre Péguy lorsqu'il écrit : « Telles de ses pages imprécatoires [...] – j'aurais pu les écrire, je les ai écrites dans *Jean-Christophe* » avant d'ajouter « qu'il les avait même publiés dix à quinze ans avant » [I, 135] ? Pour ne pas se montrer marchant sur les pas de Péguy, autant se faire passer pour un « précurseur »... Mais d'une manière générale, les deux hommes se retrouvent dans un même état de souffrance : « je souffrais du même mal ». La ressemblance des deux amis est manifeste : « Nous nous ressemblions plus qu'il ne paraissait » [II, 10].

Rolland va plus loin : dans son souci d'« aller droit au foyer des multiples visions », les souvenirs personnels ne sont pas l'unique accès : « Un des amis intimes de Péguy, le plus intime en cette province des confidences du cœur échangées, m'a confirmé ce que je perceis sous les battements des prières de Chartres » [II, 44]. Le biographe affirme ainsi être plus proche de son compagnon que le meilleur de ses amis ! Quels outils plus efficaces que l'intuition et l'empathie pour mener à bien le projet biographique ? Dans l'exécution du portrait, l'imagination devient un auxiliaire précieux et garantit sinon sa parfaite objectivité, du moins sa réelle authenticité :

Je le vois, dans son compartiment de chemin de fer ou sur les routes autour de Lozère, trompétant avec ses lèvres gonflées les quatrains de sa Ballade du cœur qui a tant battu [II, 20].

Parmi les obstacles qui rendent difficile l'accès à l'être authentique, il en est un que Rolland connaît bien lui-même : la pudeur : « si profondes qu'aient été les confidences qu'il nous a faites, il s'est toujours arrêté au bord de celles qui tenaient aux fibres les plus secrètes de sa vie individuelle... » [II, 250]. Comment alors percer le secret ? La qualité du regard que porte le témoin est essentielle et sa clairvoyance, tout autant que sa capacité d'analyse, joue ici un rôle majeur : « Et ce secret, quel est-il ? Qui ne le sait ? À de rares intimes il avait consenti à le confier. Mais malgré lui, ce secret transpirait dans tout ce qu'il écrivait » [II, 25]. Élément révélateur de l'âme humaine, et ne trompant personne, la pudeur révèle finalement plus qu'elle ne cache. « Il ne voulait pas trahir son émotion devant les grands, qui savaient déjà et qui s'en accommodaient... » [II, 202]. Rolland affirme ainsi le rôle de l'intuition dans la perception de la souffrance de l'homme, intuition possible seulement parce que celui qui perçoit éprouve les mêmes sentiments que ceux qu'il observe en l'autre. L'identité des douleurs fait accéder à une connaissance supérieure où l'âme, affectée

d'une commune sensibilité, livre alors son mystère :

Ce sont des secrets que Péguy n'a pas confiés, mais que je devine, pour avoir moi-même passé par là, quand j'avais cet âge. Chacune de mes découvertes du monde réel me bouleversait, je n'en montrais rien, je me taisais, je me glaçais... [II, 203].

« La vérité de l'homme est dans ce qu'il cache » dit-on. Pour percer le « grand secret de toute créature... » [II, 125], pour accéder à la multiplicité des visages, la compassion est une voie privilégiée même si le biographe avoue sa difficulté à uniformiser une âme protéiforme et affirme l'impuissance du langage face à la complexité psychologique de l'être : « C'est qu'il y avait – qu'il y a toujours eu – plusieurs Péguy. Et le tort de la plupart de ceux qui parlent de lui est de vouloir les unifier » [II, 144]. L'irrégularité du parcours de vie rend l'entreprise complexe, et le portraitiste, face aux propos contradictoires, doit résister à la tentation unificatrice : « Qui doit-on croire ? », se demande-t-il, « le désespéré ou l'illuminé ? [...] Et sa vraie nature serait-elle dans ces contradictions passionnées ?... » [II, 199]. Mettre des mots définitifs sur une telle dualité étant voué à l'échec, s'impose alors le recours à ces moments de confiance où se laisse aller parfois Péguy : peut-être permettront-ils de *faire comprendre* l'homme. La publication des notes prises par le biographe lors de ces entretiens vient là comme la preuve de la véracité des paroles rapportées : « J'affirme l'exactitude littérale de ces propos. Je les ai mis par écrit, le jour même. » ; « j'ai gardé note de cet entretien » [I, 15].

Aux yeux du critique littéraire, l'œuvre, associée aux confidences, reste la porte d'entrée à une lecture vraie de l'âme, la voie royale pour la révélation de l'intime : « Et, par saccades, se trahit, à l'imprévu même de celui qui le livre, le plus secret de l'être, – dont il a honte ». [II, 21]. Pour qui a connu son auteur, l'œuvre, qui ne se dissocie pas de lui, est le lieu de la reconnaissance. Par elle se dévoile tout ce qui fait l'homme, « ses tendresses et ses colères, avec sa foi obstinée et le piétinement de sa marche acharnée, et ses boutades et ses saccades et ses sarcasmes, et ses immenses parenthèses, ses digressions, ses joies d'enfant » [II, 102]. Elle est une confession où pensées et sentiments sont « comme des couches de terrains superposés » [II, 139]. Son analyse permet d'accéder à « l'obscur travail de fermentation, de tout ce qui bout au fond de la cuve... » [II, 158]. Et comme parler de l'autre, c'est aussi parler de soi, Péguy ne parle jamais aussi bien de lui que lorsqu'il évoque ses auteurs préférés : « Et le Bergson et le Descartes qu'il portait, d'un burin ferme, par traits impérieux, c'est un portrait de l'âme de Péguy [II, 141]. »

Une œuvre fusionnelle

...Et le Péguy qu'il portait, n'est-il pas le portrait de l'âme de Rolland ?... L'auteur de la *Vie de Beethoven*

connaît bien le rôle de la souffrance dans l'acte de créer : en insistant ainsi sur les moments de désespoir de Péguy, il révèle en un même temps la force de son âme car « le fouet du bourreau de soi-même, lambeaux par lambeaux, arrache du corps, du cœur déchiré, tous ses secrets les plus cachés » [II, 22]. Du coup, c'est sa propre existence d'écrivain malheureux que l'auteur de *Jean-Christophe* nous livre dans un même élan. Le biographe nous propose ainsi une méthode de lecture qui prend pour appui les thématiques empruntées à son œuvre personnelle, comme si la création littéraire d'un écrivain ne pouvait être vraiment comprise sans l'intervention des œuvres du biographe ! C'est pourquoi il est question dans *Péguy de Jean-Christophe*, mais aussi de Beethoven, du *Théâtre du Peuple*, et plus étonnamment de *Clerambault*, des figures d'Empédocle, Gandhi, Danton, du fameux article « Au-dessus de la mêlée »... et même de son mémoire, resté assez confidentiel, sur Claude Haton... L'œuvre et la pensée de l'ainé sont, là encore, indissociablement liées à celles du cadet, un peu comme Joinville, chroniqueur cher à Péguy, est lié à Saint Louis, personnage de la pièce de théâtre éponyme de Rolland.

D'où l'étonnant sentiment de fusion qui se dégage de ce texte, à la fois dense et chaleureux, virevoltant, toujours passionné. Lecture subjective que souligne la relative indifférence avec laquelle Rolland traite l'entourage de Péguy : vu d'un peu loin, il met en relief le sujet principal, détaché au premier plan. Au demeurant les jugements francs de Rolland sur son ancien compagnon¹¹ sont d'autant mieux acceptés par le lecteur que ceux-là mêmes qui n'ont pas ménagé leurs critiques à l'égard de l'auteur de *Jean-Christophe*, comme Benda, Halévy, Massis ou Johannet¹², bénéficient de son indulgence. Du coup les traits du portrait de Péguy en ressortent plus vrais : Rolland, qui reste à distance de ceux qui l'ont malmené, n'est pas là pour régler ses comptes, ni être malveillant, quand il manifeste son désaccord, avec son « frère d'armes ». Pris au contraire par un élan de franche reconnaissance, dans un mouvement créateur plein de vitalité, le biographe est emporté par la fièvre de l'écriture, et faisant corps avec son sujet, n'hésite pas à recomposer les citations, les résumer en les intégrant à son propre discours comme pour mieux faire sentir le degré d'intimité de leur relation. À propos d'une œuvre (*Le Mystère du Porche de la Deuxième vertu*), il reconnaît : « On me reprochera peut-être de l'avoir, dans les pages qui précèdent, suivie de trop près et, pour ainsi dire, recopiée, tout en la condensant » [I, 283].

Il est vrai que les citations, même encadrées par des guillemets, sont souvent approximatives et il n'est pas tou-

jours aisé de distinguer le texte de Péguy du propos de Rolland, ce qui, pour un auteur formé aux études historiques, ne laisse pas de surprendre¹³. En reconstituant, dans l'étude de la *Tapiserie de Jeanne d'Arc et Sainte Geneviève*, les quatrains du poète, et en citant dans le désordre des extraits de *Ève* ou de *Clio*, Rolland montre qu'en circulant ainsi dans l'œuvre, il la maîtrise et se l'est appropriée. La présentation typographique – l'italique entre guillemets pour le texte de Péguy, à distinguer de citations d'autres auteurs rapportées en caractères droits – indique comment Rolland perçoit la pensée de Péguy, qui seule lui importe : la citation exacte moins que la manière de la rapporter, la lettre moins que l'esprit.

Devant cette façon de procéder, et malgré un fil chronologique poursuivi *grosso modo*, le lecteur est impressionné de voir l'auteur créer des raccourcis par-dessus les ans en rapprochant deux textes, sauter d'une citation de Péguy à un témoignage de Tharaud, citer à propos du *Laudet*, un entretien de Lotte, bondir de *Clio* à *Notre Jeunesse*, du *Porche de la deuxième vertu* au *Mystère des Saints-Innocents* et d'un extrait de lettre à Péguy à un article de Mme Favre ! Et que dire de cette manière d'enrichir son texte à coup de notes et de renvois dans lesquels finit par se perdre le lecteur... Procédé que Rolland lui-même observe chez Péguy :

Quelle cataracte, quel Niagara d'incidentes, surincidentes, interincidentes (en 83 notes, notes de notes, « notes sur notes »), qui dégorgent du creux du sujet, bifurquent, trifurquent, se multiplient, se ramifient en bras touffus, prolongeant le jeu, plus de 150 pages ! [I, 242].

À l'image de son ami qu'il suit pas à pas, l'ingambe biographe a l'air parfois de se perdre lui-même. Dans ce tourbillon de notes et de références (plus de 80 pour la seule *Note conjointe sur Descartes* !), de retours en arrière et de projections dans l'avenir, il semble s'égarer lui-même dans le référencement des textes, comme dans ce curieux passage où, soulignant la propension qu'avait Péguy de rebondir d'un sujet sur l'autre, Rolland semble se perdre à son tour :

Il a perdu sa direction. La tête lui tourne. Et comme il n'y a pas de raison pour qu'il finisse jamais [...] et que tout de même il faut finir (les imprimeurs attendent), et nous en sommes à la 145^e page du 3^e (5^e) Cahier sur la fameuse question : De la situation faite à l'histoire et à la sociologie... etc., qui a été totalement

11. « Il condamne tout jugement quand il passe sa vie à "juger" implacablement » ; « il se disait "peuple" et il ne l'était point... » [II, 258-259] ...

12. Julien Benda dans *La Trahison des clercs*, Daniel Halévy dans *Péguy et les Cahiers de la Quinzaine* ; et surtout René Johannet dans « Ainsi parlait Romain Rolland », *Les Lettres*, 15 Juin 1914 et Henri Massis, dans *Romain Rolland contre la France*, Floury, 1915.

13. Ainsi, lorsque Péguy écrit : « La Sorbonne serait assez disposée à faire alliance avec les docteurs, et peut-être même à faire une place aux docteurs, pourvu que ce fût contre les héros et les saints », Rolland résume : « la querelle de la Sorbonne (contre la Sorbonne) est la querelle même des héros et des saints contre le monde moderne » [II, p. 76].

perdue en route... (Impossible de remettre la main dessus !) [...] Péguy coupe court, dépité, n'importe comment, ni queue, ni tête, sur une froide plaisanterie... Le premier prétexte pour s'en aller¹⁴...

Un récit de soi

Le parcours est semé d'embûches mais l'auteur poursuit sa quête. Parmi tous les écrits laissés par Péguy, les œuvres posthumes est le chemin tout tracé pour accéder à la connaissance de l'homme, le « fait entrer plus avant dans ses secrets » [I, 267]. Ces œuvres testamentaires sont « poignantes » car elles portent au grand jour les recoins les plus obscurs de l'âme, les pensées les plus profondes, les remises en cause inavouées. Revenant sur ses anciens engagements, Péguy ne livre-t-il pas dans la *Note conjointe* l'image fidèle de celui qu'il était quelques mois avant sa mort ? Rolland y découvre « l'aveu d'un total désabusement, pour ne point dire d'un reniement complet de plusieurs de ces grands fantômes du passé... » [II, 198]. Mais une fois encore, dans ce dévoilement de l'être, le lecteur en apprend beaucoup plus sur Rolland que sur Péguy lui-même. L'examen de *Clio* agit comme le ferait un miroir sur celui qui s'y mire, où l'image renvoyée sur le solitaire est révélateur d'une identité intime. Péguy est l'étonnant portrait d'un écrivain singulier et complexe, l'analyse bouillonnante de l'ensemble de ses écrits, des textes de jeunesse jusqu'aux textes posthumes. Dans la lecture de cette œuvre et dans l'élaboration de ce portrait, Rolland agit comme le fait Péguy en personne. De même qu'en parlant d'Halévy, de Laudet ou de Bernard Lazare, ressassant ses plus intimes convictions et ses plus profondes rancœurs, « l'implacable justicier » se montre tel qu'en lui-même, le biographe, qui utilise ce qu'il sait de son ami à la fois comme objet de récit et prétexte à parler de soi, révèle les mécanismes secrets d'identification en œuvre dans un récit en miroir :

C'est toujours à lui, Péguy, à sa propre tragédie, à celle de sa situation personnelle, que Péguy pense et repense, avec une fièvre qui le mine. C'est le vrai sujet, comme toujours, de ce qu'il écrit. Il ne s'oublie jamais. [I, 148]

Quand Rolland affirme : « c'est pour lui autant que pour moi qu'il a écrit » [I, 128], peut-être faut-il lire aussi : « c'est pour moi autant que pour lui que j'écris »... Dans ce processus de projection où il repère chez l'autre ce qui lui ap-

partient en propre, Rolland apparaît non plus en simple témoin ou en fidèle biographe. Se profilant en filigrane dans le portrait de son ami, au fil des pages un écrivain se dessine qui, de *Jean-Christophe* jusqu'à son dernier écrit – celui qu'il est précisément en train de rédiger – défend son œuvre et délivre un dernier message. Tout en évoquant la foi chrétienne de son ancien compagnon, il montre combien lui-même est touché par la question religieuse. À la fois coreligionnaire en recherche et fidèle biographe, il essaie d'évaluer ce qui distingue la foi de Péguy de sa propre démarche spirituelle. Certes le lecteur familier des œuvres de Rolland sait combien il est animé depuis toujours d'une foi fervente, que l'âme de ses héros est portée par un élan héroïque qui les rapproche du divin et que de *Saint-Louis* à l'étude de la pensée de Vivekananda, en passant par *Jean-Christophe* et *l'Éclair de Spinoza*, il se montre préoccupé par l'Être et l'Harmonie, pour reprendre le titre donné par Serge Duret à la « biographie spirituelle » qu'il consacre à l'écrivain. Au moment où il rédige *Péguy*, Rolland a renoué avec Claudel, qui tente de le convertir au catholicisme¹⁵, il s'est lié d'amitié avec de jeunes clercs¹⁶ et s'interroge plus précisément que jamais sur la religion catholique. Il tient à savoir si Péguy s'est vraiment converti ou s'il n'a pas plutôt, comme lui, approfondi sa foi même si elle se manifeste chez lui par des pratiques bien éloignées des siennes, comme les prières aux saints, à l'écart de l'Église et des sacrements. Tout en continuant à nier la divinité du Christ, Rolland à cette époque récite, couché, le *Pater* avec Claudel à genoux au pied de son lit, et répète qu'il n'a jamais abandonné le « *Fiat Voluntas* » prononcé à Gethsémani. Tout comme Péguy, c'est en croyant proche du catholicisme que Rolland quittera le monde terrestre.

Or l'image de l'écrivain qui s'est imposée aux lecteurs dans l'entre-deux-guerres est plutôt celle d'un homme engagé dans l'action, dénonçant infatigablement le fascisme et l'hitlérisme, les arrestations arbitraires d'opposants, les erreurs du colonialisme, soutenant les républicains espagnols... si bien que le « compagnon de route » risque de l'emporter sur l'écrivain mystique. Et cela d'autant plus sûrement qu'avec les manifestations pour la commémoration de ses 70 ans en janvier 1936 et la représentation à l'Alhambra du *14 juillet* au mois d'août suivant, Romain Rolland est devenu l'effigie du Front populaire. Sans vouloir renier ses engagements passés, mais abattu par le revirement de l'URSS lors du pacte germano-soviétique de 1939, tout en s'étant néanmoins « retiré de la mêlée¹⁷ », il tient à rappeler,

14. La page 145 renvoie en réalité au 1^{er} Cahier de la 9^e série, du 6 octobre 1907, *De la situation faite au parti intellectuel dans le monde moderne devant les accidents de la gloire temporelle*, et non au 3^{ème} ou 5^{ème} Cahier de la 8^{ème} série, respectivement *De la situation faite à l'histoire et à la sociologie dans les temps modernes* et *De la situation faite au parti intellectuel dans le monde moderne*. D'autres erreurs de pagination et de références peuvent être relevés, notamment dans l'« Épilogue ».

15. *Une amitié perdue et retrouvée, Paul Claudel, Romain Rolland*, édition établie, annotée et présentée par Gérard Antoine et Bernard Duchatelet, Gallimard, 2005.

16. Un jésuite, deux dominicains et un séculier. Voir *Romain Rolland, Au seuil de la dernière porte*, introduction et annotation par B. Duchatelet, Le Cerf, 1989.

17. La « Lettre à Daladier », paru dans *Le Temps*, le 19 septembre 1939, peut être considérée comme sa dernière position publique.

à l'époque de l'écriture de *Péguy*, les questionnements métaphysiques qui continuent à l'habiter. Ce faisant, il adresse au lecteur un conseil de lecture : un écrivain ne saurait être réduit à une seule image, comme tentent de le faire Pierre Péguy à propos de son père ou bien Massis pour qui celui-ci est le « prophète de Vichy¹⁸ ». Qui est vraiment Péguy ? se demande Rolland. Est-il anarchiste ? socialiste ? nationaliste ? national-socialiste ?

Que ces lignes soient lues et relues par tous les hommes de tous les partis, qui ont ou auront jamais la témérité – soit aujourd'hui, soit dans l'avenir – de prétendre s'annexer Péguy, le recruter, l'incorporer dans leur régiment politique ou religieux : catholiques, ou socialistes, ou conservateurs, ou nationalistes, ou racistes, ou « libres-penseurs », au sens de secte... [I, 149-150].

L'ultime confession

Péguy n'appartient à personne et il est impossible de l'« annexer à aucun Ordre, à aucune Ligue » [II, 194], de l'instrumentaliser. Parce qu'il dédaigne tout groupement, tout parti, on ne saurait « le mettre à la tête d'un mouvement » [II, 255]. Or Rolland lui-même, qui a toujours refusé de s'enrôler dans un parti, n'a-t-il pas été victime aussi des mêmes interprétations ? Socialiste, individualiste bourgeois, pacifiste, communiste ?... La pensée multiforme des deux hommes, qui donne prise aux interprétations multiples, contradictoires parfois, est propice aux récupérations de toutes sortes. C'est bien cette crainte qu'exprime Rolland dans *Péguy* tout comme, à la même époque, dans son Journal : « Ceux qui me haïssent, haïssent en moi le pacifiste, le belliciste, le gandhiste, le bolchevik, tour à tour et tous ensemble, sans se soucier des contradictions. Et il en est de même des amis. Chacun met en moi ce qu'il veut y trouver¹⁹. » Péguy, tout à la fois catholique, socialiste, anti-jaurressien, patriote internationaliste et nationaliste germanophobe, est lui aussi insaisissable et de ce fait incompris. À la fin de sa vie, Rolland perçoit la courbe analogue de leurs deux destinées : derrière des idéologies et des croyances opposées, deux hommes engagés leur vie durant pour la défense de la liberté de penser mais tirés à hue et à dia par des adeptes ennemis.

Pour bien se démarquer néanmoins de son ancien compagnon, et pour laisser à la postérité un ultime message, il lui paraît nécessaire de montrer en Péguy un homme resté, quant à lui, à l'écart de l'action : il ne faudrait pas que l'on croie qu'à l'inverse de Péguy, montant à l'assaut sabre au clair sur le champ de bataille, Rolland ait baissé les armes à la fin de sa vie :

Partout, le gouffre ouvert sous nos pas... La mort, la ruine, et la honte... Et que fait Péguy, pour nous y soustraire ? – Il ne fait rien, que déplorer, ou dénoncer... Aucun appel au rassemblement. Aucune stratégie de résistance. Point de plan de campagne [I, 151].

À l'heure où la France, défaite, est occupée par les troupes allemandes, l'auteur de la « la thèse injuriée » de *Au-dessus de la Mêlée* [I, 104], tient à se démarquer de la pensée de Péguy, même (et surtout ?) quand il précise : « Mais je n'ai pas à opposer ici d'autres idées à celles de Péguy. J'ai à exposer impartialement celles-ci, et à décrire la tragédie de cette vie » [I, 105]. À son portrait il ajoutera quelques touches qui sont autant d'aveux : comme ici, se séparant de Péguy dans sa critique des intellectuels de la Sorbonne, à propos de ce « parti intellectuel » que l'auteur des *Situations* a tant critiqué :

Quand on pense à tout ce que ce « Parti Intellectuel », traité de « Anti-France », [...] allaient apporter, trois ans après, d'exaltation, de foi, de sacrifices, dans la grande guerre, pour la défense de la France, où tant des leurs [...] ont donné leur sang, comme Péguy, – on maudit ces malentendus fratricides. On n'a que trop conscience d'y avoir soi-même, parfois, pris part... [I, 260].

Ce *mea culpa* n'a rien de surprenant sous la plume de Rolland, adepte de la contrition publique et qui en fait même une condition de son activité intellectuelle. Ce qu'il veut rappeler une dernière fois, c'est qu'il n'y a rien d'anti-patriotique dans *Au-dessus de la mêlée* [II, 307-308, notes 12 et 13] ; c'est même un esprit de concorde qui se dégage de son message, pas très éloigné de celui qu'il lançait en septembre 1914 dans le *Journal de Genève* :

On a le cœur serré de ces malentendus atroces entre Français, et de cette furie qui les pousse à s'exterminer en s'outrageant du nom d'ennemis de la patrie, – alors qu'à part un bien petit nombre de dévoyés, tous aiment la France d'un même cœur, en la servant, chacun selon son devoir et sa loi : car dans l'armée, tous n'appartiennent pas à la même arme et n'ont pas reçu la même consigne ; et cependant, tous sont nécessaires à la gloire de la race, cette rosace où se combinent toutes les couleurs de l'arc-en-ciel [II, 75].

Ce recul nécessaire à la compréhension des faits, cher à l'historien, explique pourquoi il revient au crépuscule de

18. Lettre de Geneviève Favre à Romain Rolland du 3 juillet 1941, *Romain Rolland préparant son Péguy*, Amitié Charles Péguy, n°94, 2001, p. 215.

19. *Journal de Vézelay (1938-1944)*, édition établie par Jean Lacoste, Bartillat, 2012, p. 470.

sa vie sur la disparition du gérant de la rue de la Sorbonne, mort en septembre 1914, près de trente ans auparavant. Dans cette absence de Péguy dans l'œuvre publique de Rolland entre cette date²⁰ et le début de la rédaction de l'œuvre qu'il lui consacre, on peut percevoir le temps de réflexion nécessaire au voyageur qui, arrivé au terme de cette « route qui monte en lacets », comprend concrètement que la compréhension d'une œuvre, celle d'autrui comme la sienne, n'est possible qu'en fin de parcours :

Je crois que l'on ne peut bien comprendre Péguy, si l'on prétend le définir et le connaître, en cours de route, au cours d'une œuvre, – avant que lui-même connaisse où il arrivera et ce qu'il sera. Car, le plus souvent, il ne le sait pas. Il le découvre, au fur et à mesure [III, 241].

Rolland a toujours revu son passé (dans « Panorama » de *Quinze ans de combat*, « Adieu au Passé », « Le Périple » du *Voyage intérieur*, ses *Mémoires*) pour montrer la multiplicité de ses moi, les contradictions qui l'habitent mais aussi sa volonté de les unifier en cherchant « le plus petit dénominateur commun », la formule – ou un ensemble de paroles-clés, de devises – dont se servira la postérité pour résumer l'œuvre d'un écrivain. Ce qu'il fait avec Péguy, Rolland le fait avec lui-même : inscrire les « éclairs », ce qu'il appelle chez Péguy des « illuminations », dans un flux cohérent de pensée, afin de satisfaire, autre aveu majeur de l'homme vieillissant, cet « incoercible besoin de continuité intellectuelle (cette seconde nature, si impérieuse chez un « intellectuel » [II, 201-202].

C'est en fin de compte son attachement à la patrie, chère

au cœur de Péguy lui-même, que Rolland tient à rappeler tout au long de l'œuvre. Dans la citation suivante, on perçoit bien comment l'écrivain, à une heure décisive de l'histoire de son pays et tout en utilisant un langage religieux, convoque pour exprimer son patriotisme les grands thèmes qui parcourent son œuvre, de l'écriture de *Jean-Christophe*, achevé en 1912 à sa rencontre avec Gandhi en 1931 : son attachement à l'Europe, son panhumanisme, sa soif de justice, son pacifisme, l'amour de son pays. En ces temps troubles, Rolland rappelle surtout ce qu'il doit à celui dont il fait le portrait et dont il retrace l'héroïque itinéraire :

J'aime ma patrie, « comme moi-même » : c'est le commandement du cœur – et de l'Évangile. – Elle est mon sang et ma substance. Mais je me sens frère des autres patries, et je suis fils de la Cité de Dieu, – celle de la communion des êtres dans la justice mutuelle et le respect de la liberté. Pas plus que mon ami Gandhi, je ne voudrais d'une patrie, payée du prix de l'iniquité sociale ou de l'inhumanité. J'étais un bon Européen, avant que ce ne fût la mode intéressée, ou même l'ordre dérisoire, de pavoiser, l'Europe au profit d'une nation de « maîtres » ; je l'étais, il y a trente ans, en ces années de la veillée fiévreuse d'avant la guerre de 1914. Et j'étais mon évangile, dans ce Jean-Christophe finissant, que Péguy venait de publier dans ses 2^e et 3^e Cahiers de la 14^e Série [II, 67].

déc. 2020

Roland Roudil est docteur en littérature et membre associé au Centre d'étude des correspondances et journaux intimes de Brest. Il dirige actuellement l'édition des œuvres complètes de Romain Rolland aux Classiques Garnier.

20. Rolland fait paraître un article nécrologique sur Péguy dans le *Journal de Genève*, le 20 septembre 1914 (« À la mémoire de Charles Péguy ») et cite *Notre Jeunesse* dans « Au-dessus de la mêlée », deux jours plus tard dans le même journal.